L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : 5 francs (Prix unique)

2e ANNÉE. — No 6 JUIN 1897

SOMMAIRE

L'AMOUR ET L'IMMORTALITÉ

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE SUR « SYN'THÉON' »

Pour apporter un peu d'élucidation à mon petit article de Mai, paru avec ce même sous-titre « Contribution à l'étude sur Syn'théon' », je crois devoir produire deux textes, dont l'un est complètement inédit, et qui me semblent toucher aux points essentiels de la question. J'aurais pu les refondre en un seul article ; mais j'aurais craint de plus mal dire. D'autre part, en les laissant tels que, ou à peu près, ils attestent mieux la constante évolution de l'idée ; et, si quelque invisible collaboration y participa, celle-ci en sera respectée davantage.

Le premier rappellera peut-être un vague souvenir aux anciens lecteurs de *La Vie Posthume*, mais si vague sans doute qu'ils m'excuseront de vouloir le raviver.

L'autre est une sorte de mémoire, destiné plutôt à une lecture publique et qui n'eut pas occasion d'être produit.

Voici le premier de ces textes, un peu élagué par endroits, mais dont aucun point important n'a été retouché :



La question de l'amour ne représente qu'un des aspects d'une conception très simple que j'entrevois et que je voudrais pouvoir montrer dans toute sa grandeur.

L'autre question, qui la complète, est celle de l'état périsprital, que je ne ferai qu'indiquer pour le moment.....

L'état périsprital — et je parle d'après le souvenir de séances spirites extrêmement remarquables — l'état périsprital, à son degré radiant, c'est-à-

dire chez un Esprit lucide et avancé, est caractérisé tout particulièrement par une modification importante de la notion du *temps* et de tout ce qui s'y rapporte. Un tel Esprit se met en rapport avec son passé d'une tout autre manière que l'incarné. L'incarné fait appel à sa *mémoire*, qui lui fournit une image pâle et subjective d'un acte ancien impuissant à ressusciter de manière objective. L'Esprit radiant, au contraire, est capable d'évoquer tout ce qu'il a réalisé successivement dans la série de son évolution. Il ne se souvient pas : il revit. Du moins il a le pouvoir de donner un tel degré d'intensité à sa faculté remémorative. C'est ce pouvoir là qui nous rend véritablement immortels. Sinon, chacun de nous serait simplement une succession de phénomènes psychologiques plutôt qu'une véritable individualité identique à elle-même. J'ai plus d'une fois entendu dire : « Vous prétendez nous démontrer la survivance « et nous faire entrevoir l'immortalité par vos faits spirites. Mais, survivance « et immortalité supposent identité. Prouvez-moi d'abord que je suis le même « que j'étais à l'âge de quinze ans, ce dont je ne suis pas bien sûr. Tous mes « éléments constituants ont été renouvelés ; mes goûts, mes idées ont changé ; « la plupart des phénomènes cérébraux qui se sont agités alors dans ma tête « sont lettre morte pour moi à l'heure actuelle ; j'ai peut-être hérité de quelques-« unes des pensées de cet adolescent qui portait mon nom, mais pour moi « c'est déjà presque un inconnu, et en tout cas je lui ressemble fort imparfai-« tement, il n'y a pas identité ; ce ne peut être *moi* que par à peu près, et par « conséquent ce n'est pas moi. Ainsi l'identité pendant la vie semble déjà un « leurre, et vous prétendriez prouver qu'elle survit à la mort ? Prouvez-moi « d'abord le premier point, et nous verrons ensuite s'il y a lieu d'admettre le « second. »

J'ai vu parfois qu'on était légèrement dérouté par cette argumentation ; on ripostait de son mieux, mais en ferraillant, et non en fonçant de la pointe, par un simple coup droit, au cœur de l'objection. Il n'y a, à mon avis, qu'une seule réponse exacte et directe : « Cette identité intégrale que vous ne réussissez pas « à constater dans l'homme de chair, le spiritisme est précisément l'instru-« ment d'optique qui vous permettra de la découvrir dans un état ultérieur « (dans l'état d'esprit libre) ; par l'étude spirite vous pourrez voir que l'indivi-« dualité, à l'état d'esprit libre et lucide, grâce à son pouvoir de faire revivre « ses divers états passés, parvient enfin à relier et synthétiser tous les mor-« ceaux, jusqu'alors dépareillés, de ce long panorama qui fut une vie humaine. « Ainsi, le spiritisme non seulement vous prouve votre survivance après la « mort, mais il vous enlève vos doutes sur votre constante identité dans la vie « présente, et ainsi il répond à votre objection. C'est donc doublement qu'il « découvre le mécanisme de l'immortalité. »

Sans mettre en avant les manifestations très caractérisées dont il m'a été donné d'être témoin, et qui m'ont de plus en plus confirmé dans cette manière

de voir, il me suffira de rappeler maintes communications données dans différents groupes par des Esprits qui ont raconté leurs impressions de voyage au moment de leur départ de cette vie. Plusieurs ont parlé d'une phase de transition pendant laquelle leur existence tout entière se déroulait sous leurs regards en un clin d'œil.

Et même, sans franchir la tombe, il est des circonstances critiques, poignantes, qui font pour ainsi dire jaillir l'esprit du corps (jaillir l'être périsprital du corps charnel), et qui offrent cette même particularité d'évoquer une existence entière dans la synthèse d'un instant ; et dans ce cas nous avons l'avantage de ne pas avoir affaire au témoignage d'une personnalité devenue invisible, dont l'existence est contestée et qui ne peut parler que par un médium, — mais de nous trouver en présence d'un témoin visible, palpable, incontestable, et parlant sans intermédiaire.

Voici, entre autres, un document qui semble parfaitement authentique. Il est extrait du journal *Le Parti Ouvrier* du 3 février 1889. Celui qui parle est un médecin qui fut témoin de la semaine tragique de mai 1871. Plus qu'un témoin : un condamné qui ne dut qu'à une circonstance inespérée d'échapper à la mort. Rien de poignant comme la lecture de ces impressions suprêmes, qui ne sortent point de l'imagination d'un romancier, qui sont dues au souvenir criant d'une angoisse vécue. Mais arrachons-nous un instant à l'émotion qui trouble le regard, et, malgré notre horreur des vivisections comme de tous les supplices, résolvons-nous à découvrir dans ce récit pantelant le phénomène qui se traduira pour nous en document caractéristique. « ... J'étais étranger à tout ce « qui se passait autour de moi. Par moment, je me sentais réveillé par un coup « de coude ou une apostrophe violente... Il faut avoir vécu ces moments « affreux, avoir côtoyé la mort, pour se rendre fidèlement compte des pensées « qui viennent vous assaillir à la dernière heure. Une chose dont on ne peut « se défendre domine toutes les autres, l'instinct de la conservation... *Le passé,* « *ensuite, comme une toile immense, défile sous vos yeux. Les souvenirs sont nets,* « *rien n'y manque : Les plus petits incidents de la vie, oubliés depuis de longues an-* « *nées, viennent se remettre en place, reprendre la cellule du cerveau qu'ils avaient* « *occupée.* »

Et ce qui prouve bien que ceci se passe alors que l'Esprit (l'être périsprital) est comme arraché à la chair, c'est ce qui suit : « Un feu de peloton me rappela « à la réalité. J'étais à la cour martiale. Encore une centaine d'exécutions, et « j'allais grossir le tas. J'étais harassé, ma tête éclatait. Depuis la veille, je « n'avais pris aucune nourriture. Il était environ trois heures. La fatigue et la « faim aidant, je tombai dans un anéantissement complet. On serait venu me « prendre à cet instant, que je me serais laissé conduire à l'abattoir comme une « bête de somme. Je restais là immobile, me laissant pousser machinalement « de temps à autre d'une longueur de semelle. » Et plus loin : « Je ne voyais

« plus rien, un bourdonnement atroce crevait mes tempes, avec des picote-
« ments âcres, comme un cercle de fer garni de clous, rivé au front. Mes yeux
« fixes, grossis, roulaient meurtris sous mes paupières. *La vie tout entière était*
« *remontée au cerveau, étouffé sous cet envahissement.* »

Tout cela tend à bien prouver : d'une part, qu'il est certains états dans lesquels la série complète des impressions successives de notre *moi* se reconstitue sans efforts de mémoire, en dépit des longs effacements de l'oubli ; et, d'autre part, que les états qui favorisent cette reconstitution sont ceux où les liens entre l'Esprit et le corps charnel se trouvent brisés ou se préparent à l'être. C'est donc très probablement que la faculté d'où procède cette reconstitution est une des caractéristiques de l'état périsprital. S'il en est ainsi, l'Esprit jouira d'autant plus de cette faculté qu'il aura davantage le pouvoir de la diriger; et il en sera d'autant plus maître qu'il sera plus avancé. D'où cette conclusion : que l'Esprit, à un certain degré d'élévation, a le pouvoir de revivre son passé, cela pour ainsi dire en toute objectivité ; ce qui d'ailleurs ne peut que lui donner un élan plus vigoureux pour s'élancer vers l'avenir. (Mais, je le répète, cette conclusion rationnelle, j'ai eu occasion de la constater expérimentalement au cours de séances médianimiques des plus intéressantes).

Cette possibilité de rendre le passé présent et de se revoir dans ses plus modestes origines (ce qui permet aussi de mieux apprécier le chemin parcouru), cette faculté de renouer à son gré les anneaux successifs de son individualité, sans que le plus petit chaînon puisse disparaître, malgré nous, dans l'oubli, — c'est là véritablement ce qui constitue, je ne dirai pas seulement notre immortalité, mais notre éternité. Ou le mot « éternel » ne veut rien dire de pratique, ou c'est cela qu'il signifie. Pour mon compte, je comprends ce mot dans cette manière de voir, tandis que dans son acception mystique, absolue et immuable, je n'ai jamais pu parvenir à m'en faire une idée à peu près nette.

Mais de ce que nous avons conçu l'éternité de chaque être, nous n'avons pas envisagé toute la question de l'infini. Nous avons bien relié les chaînons de tel ou tel Esprit éternel ; mais tous les Esprits éternels nous ne les avons pas reliés entre eux. — C'est ici qu'intervient la splendide question de l'amour. Sans préjudice de développements ultérieurs, je veux simplement indiquer déjà la conclusion générale.

Cette conclusion, c'est que, de même que l'Esprit, dans ses états supérieurs, peut se définir comme « une série d'hommes » (1) synthétisée dans une unité éternelle, de

(1) *Homme*, dans le sens générique de personnage humain (masculin ou féminin).— Chacun de nous, dans sa synthèse supérieure, est appelé à constituer la plénitude de son être individuel, en retrouvant toute la série de ses existences passées, en renouant ensemble toutes les personnalités que successivement il évolua. Ceci ne va pas sans une certaine matière plastique et sans organes périspritaux — tels des germes — reproducteurs des formes disparues. Mais nous ne pouvons ici dépasser les proportions d'une note.— J.-C. C.

même la synthèse de tous les Esprits — synthèse qui, pratiquement, ne saurait être que le résultat progressif de l'amour — peut se définir comme « le réseau harmonique » de tous les Esprits éternels. Et ainsi chacun de nous, dans ses destinées les plus hautes, se trouvant relié à lui-même par la série de sa propre éternité, et relié à tous par les irradiations de l'amour, arrive à ne plus faire qu'un avec lui-même grâce à la possession synoptique de sa série personnelle, comme à ne plus faire qu'un avec tous, grâce à la Constitution du réseau harmonique où les pensées de son Esprit éternel se fondent — sans se confondre — dans les pensées de tous les Esprits éternels. Vainqueur du temps comme de l'espace, chacun se sent devenir — en soi et en les autres — ÉTERNEL *et* UNIVERSEL : *éternel en soi, universel en les autres ; et progressivement l'infini de la vie et l'infini de l'amour font de nous tous, si innombrables que nous soyons, un seul et même être où se distinguent tous les êtres, un seul et même Dieu toujours divers et grandissant.* (1).

Tel est, bien mal résumé en deux mots, le panthéisme progressif et harmonique (2) qui m'apparaît dans tout ce que j'observe comme dans tout ce que je sens. Et autant le panthéisme-abîme, autant l'absorption mystique au Nirvâna, me semble peu répondre aux aspirations d'un siècle qui a besoin d'espérance précise, autant le panthéisme harmonique me semble à la fois rationnel et attrayant. C'est peut-être lui que le bouddhisme avait entrevu ; mais il n'avait pu le formuler, car il lui manquait la note révélatrice entre toutes, la note de l'amour.

***

L'étude qui précède s'éclairera davantage à l'aide de quelques aperçus contenus dans le deuxième texte, écrit peu de temps après, et qui, sous un certain rapport, pourrait s'intituler « Essai sur la réalisation de la solidarité », ou mieux encore « *Essai immortaliste sur le prototype de la future harmonie sociale.* »

On va voir, j'espère, que les deux études se raccordent d'elles-mêmes et s'élucident mutuellement :

***

A propos de « Solidarité », telle qu'elle peut apparaître à la lumière de l'immortalisme spirite, je voudrais encore énoncer quelques paroles sur un

(1) Ceci est exactement, si non très clairement, et résumée en un texte aussi bref que possible, la notion qui, depuis, me sembla appeler les mots « *Syn'théon'* » et « Synthéisme », comme étant les mieux appropriés. Plus le temps passe, et plus il me paraît que cette notion est bien véritablement celle qui se dégage à la fois des prodromes de rénovation sociale et des manifestations de l'au-delà. — J.-C. C.

(2) D'un seul mot : Synthéisme. — Ce dernier terme (ou, plus concrètement, « Syn'theon' »), en supprimant le recours à une expression approximative et complexe, a l'avantage d'offrir concision et précision. (Voir le numéro de novembre 1896). — J.-C. C.

sujet dont j'ai déjà touché deux mots dans *La Vie Posthume*, grâce à la bonne hospitalité de notre ami Marius George.

Il s'agit de montrer sous un certain jour, philosophique et presque mathématique, la connexion intime qui relie la question de l'amour à celle de l'immortalité.

D'abord :

Comment faut-il comprendre l'amour ?

Comment faut-il comprendre l'immortalité ?

Comment, de la manière dont ces deux questions seront comprises, résultera la synthèse que je me propose, sinon d'élucider en ces quelques pages, du moins d'offrir comme problème à votre attention ?

Le mot « amour » n'est pleinement synonyme ni d'amitié, ni de charité, ni de fraternité, ni d'affection ; ou plutôt tous ces différents termes n'expriment que des avant-coureurs de l'amour.

Que peut donc être l'amour dans sa plus large et plus philosophique acception ?

Nous n'avons, je crois, qu'à approfondir ce qui nous est plus particulièrement connu par ce terme, — et ensuite à généraliser.

En procédant ainsi, voici ce que je trouve :

L'amour (1) est une *identification mutuelle* entre des êtres qu'il unit intégralement sans cependant les confondre. (Et c'est ainsi que l'amour est la clé de l'harmonie, cette synthèse de deux contraires : variété, unité).

L'école primaire de l'amour est l'amour de couple. « Il n'y a plus *moi*, il n'y a plus *toi*, il y a *nous*, » comme dit Lamartine dans *Raphaël*. Et ainsi commence, par le plus simple degré, l'entr'identification intégrale des êtres.

Comment, du couple, progressivement s'étend cette école vers des nombres plus élevés, nous n'avons pas à le rechercher ici. Mais il est bien évident, d'une part, que les aspirations de fraternité de plus en plus générale (liens de famille, amitié, patriotisme, humanitarisme,) témoignent de cette extension ; et il est évident, d'autre part, que ces différents termes ne correspondent pas pleinement à l'idée d'identification mutuelle. Pourtant cette union intégrale, et pour

(1) J'entends « l'amour réalisé. » Car l'amour comporte 3 degrés : attraction, réalisation, expansion ; (désir, possession, création). Mais le nœud de l'amour c'est la mutuelle possession, sur quelque plan qu'on la considère. Sur le plan spirituel nous dirons plutôt « identification mutuelle », c'est-à-dire pénétration réciproque des âmes par abandon sans réserve et emprise passionnée ; d'où mise en commun du capital spirituel représenté par les acquis individuels.— La question de l'amour est très vaste; par exemple, ce sont les expériences de l'attraction (et les drames des fausses réalisations) qui alimentent la plupart du temps la littérature romanesque; d'autre part, le degré d'expansion se manifeste en merveilleuse intensité dans l'amour maternel, en vaste puissance dans l'amour humanitaire ; mais encore une fois le nœud de l'amour c'est la réalisation, c'est-à-dire la possession mutuelle sur un plan d'équivalence.— J.-C. C.

ainsi dire divine en sa perfection, si elle est possible pour harmoniser le nombre 2, doit être possible aussi pour relier les couples suivant des nombres grandissants ; autrement il n'y aurait pas continuité dans le processus de la perfection.

Comment faut-il entendre ces identifications d'outre-couple ? — Evidemment de telle sorte que la nature des liens grandisse en élévation à mesure qu'elle grandit en étendue. C'est tout ce qu'il importe d'en concevoir au premier abord, et cela peut suffire à rassurer ceux qui dans la perspective d'un progrès considèrent avant tout la crainte de quelques troubles.

Je ne crois point dire là des choses extravagantes. D'éminents ésotéristes, tels que Ch. Fauvety, ont considéré le Christ symboliquement comme le corps même de l'Humanité, d'où il suit que par le mot de communion il faudrait entendre que chacun s'assimile l'Humanité tout entière. Ceci c'est le symbole, c'est l'abstraction, c'est l'idéal. Mais cet idéal, comment le réaliser, si, comme pour toute réalisation, on ne procède du simple au composé? De grands initiateurs religieux ont arboré cet idéal ; mais, quand il s'est agi de réaliser, les religions ont été au rebours de la méthode fructueuse, et, au lieu de l'amour promis, elles ont engendré (le Christianisme surtout) les haines les plus déchirantes et les plus impitoyables. Pour réaliser l'idéal sublime de la communion humanitaire, il faut admettre en principe qu'on étendra *progressivement* les identifications de pensées et de sentiments, par voie *mutuelle*, ce qui est le contraire de l'action des religions. Les religions ont voulu *imposer* par pression dominatrice l'identification des âmes par la foi unique. De là est sortie la sentence « Hors l'Eglise pas de salut. » De là ont surgi les bûchers de l'Inquisition.

Il n'y a donc d'autre identification possible, que l'identification mutuelle, c'est-à-dire par l'amour, — identification qui s'étendra progressivement à mesure que nous aurons trouvé les conditions harmoniques qui en réaliseront de plus en plus l'extension.

Si nous négligeons un instant de considérer le problème au point de vue des sociétés terriennes, pour n'envisager que les circum-terriens, c'est-à-dire les désincarnés de notre planète, — il apparaît manifestement plus simple et sans que nulle considération en trouble la netteté. Là, la progression des groupements d'Esprits unis par l'amour parfait est beaucoup plus facile à concevoir.— Mais disons-nous ensuite que la conjonction des terriens et des circum-terriens par l'avènement universel de l'immortalisme spirite tend à faire des uns et des autres une seule et même Humanité intégrale ; et nous déduirons que les conquêtes des uns doivent nécessairement s'infuser dans l'état social des autres, et, par conséquent, que si le règne de l'amour est réalisable dans le monde périsprital qui nous entoure, il ne peut faire autrement que d'être réalisable sur la terre, qui ne fait qu'un avec son atmosphère d'êtres éthéréens.

Qu'est-ce donc que l'amour?

Je le répète, l'amour est une identification mutuelle entre des êtres qu'il unit intégralement sans cependant les confondre.

Et maintenant, abordons la seconde question:
Comment faut-il comprendre l'immortalité?

L'immortalité, qui embrasse la série de nos divers états, au cours de notre évolution, se caractérise plus spécialement dans l'état périsprital radiant, c'est-à-dire dans l'état désincarné le plus vibratoire, alors que, esprits avancés, nous connaissons et mettons en œuvre toutes les ressources de notre périsprit. Or, une des propriétés capitales du périsprit — je ne dis pas « corps éthéré » et on va comprendre en quoi ces termes se distinguent — c'est d'emmagasiner la série ininterrompue des formes que nous avons revêtues. Autrement, comment expliquerait-on qu'un esprit puisse se montrer sous des formes diverses? D'autre part, comme un esprit ne se montre jamais que sous une seule forme à la fois, il faut en conclure que pendant ce temps toutes les autres formes sont réduites à leur plus simple expression, et pour ainsi dire à l'état de germes, n'attendant que l'évocation de la volonté pour reprendre leur développement et apparaître. Le périsprit contient donc rationnellement, parmi ses organes essentiels, un amas de germes, en nombre infini, reliés entre eux pour ainsi dire comme les perles d'un collier ouvert et toujours inachevé, ou, plus exactement sans doute, tels qu'une chaîne de molécules fortement rattachées par la cohésion. D'ailleurs, les théosophes bouddhistes emploient une comparaison de ce genre (celle d'un chapelet) pour établir la distinction entre ce qu'ils appellent « la personnalité » et ce qu'ils appellent « l'individualité » (1).

Ces germes, que, par une autre comparaison imparfaite, on peut regarder comme autant de clichés microscopiques, l'être désincarné et maître de lui a vraisemblablement le pouvoir de les épanouir un à un, de les rendre apparents et vivants dans la proportion originelle de la forme passée dont ils sont le vestige (comme la graine est le vestige de la fleur et le gage de sa reproduction). Pour suivre cette dernière comparaison, ces germes, partie intégrante du périsprit, sont les organes reproducteurs des divers états passés par lesquels l'être évolua. (Et ainsi l'on voit — par manière de parenthèse — que si, dans l'état incarné, il y a la reproduction de l'espèce, — dans l'état périsprital il y a la reproduction de l'individu, par la reconstitution de ses composants. Et, de

(1) Voir cet extrait de *La Revue théosophique* : « *La personnalité,* c'est cette forme passagère et « transitoire... que l'*Ego* revêt à chaque incarnation nouvelle. *L'individualité,* au contraire, est « la longue ligne de vie autour de laquelle s'enroulent toutes nos existences successives, comme « les grains d'un chapelet s'attachent tous au même fil. » — Seulement, les bouddhistes, hypnotisés par leur conception du Nirvâna, font trop abstraction des étapes parcourues, ils considèrent trop les « personnalités » comme des illusions dont il faut se dépouiller, tandis qu'en réalité elles sont les palpitantes et laborieuses composantes de « l'individualité ». — J.-C. C.

même qu'à la base de l'amour il y a une fonction de reproduction: celle de l'espèce, — à la base de l'immortalité il y a une fonction de reproduction: celle de l'individu.)

Si l'on a bien saisi ce qui précède, on comprendra aisément la différence qu'il y a entre un homme et un esprit radiant. Je dis « esprit radiant »; car un désincarné pesamment matériel ne diffère guère d'un homme; il est presque rivé à sa dernière forme. L'esprit radiant, au contraire, est capable de faire revivre chacun des types de corporéité par lesquels il a évolué. Il peut évoquer les scènes du passé avec toute l'intensité et par conséquent avec toute la réalité du présent. Il peut parcourir et revivre en un clin d'œil la synthèse de son évolution, accentuant ainsi la plénitude de sa constante identité. En un mot, il relie en une seule individualité, bien concrète et bien une, les différentes personnalités humaines qu'il a été dans ses successives incarnations. En un mot encore, l'esprit — car à ce degré il mérite bien véritablement le nom d'esprit — l'esprit, se sentant alors véritablement immortel et éternel, se retrouve comme une « série d'hommes », je veux dire comme une série d'être humains, synthétisée dans une parfaite unité.

Si maintenant nous revenons à la conception de l'amour, tel que nous l'avons envisagé avec sa tendance à unifier l'universel par une identification mutuelle de tous les êtres arrivés à un état de progrès suffisant, — nous verrons que l'amour n'aura plus seulement affaire à des êtres temporaires, à des tronçons d'esprits éternels, mais bien à ces esprits éternels eux-mêmes, lesquels nous avons vus, chacun pour sa part, synthétiser toute une série d'existences humaines, — existences humaines qui étaient comme autant de personnages différents jusqu'au jour où l'esprit s'est élevé suffisamment pour prendre pleine possession de son unité et de son identité.

A ce degré, l'amour unit les esprits éternels dans une communion universelle; c'est-à-dire qu'à ces esprits déjà en possession d'un des attributs de l'infini: *l'éternité*, il communique l'attribut complémentaire: *l'universalité*. Chacun se sent à la fois éternel et universel: c'est l'état divin.

Et ce résultat est acquis par un double processus d'identification. Chaque esprit s'identifie en soi, en constituant toutes ses existences en une même identité, en les rattachant, sans cependant les confondre. Et tous les esprits s'identifient entre eux, se fondent, mais sans se confondre, par la communion progressive et de plus en plus parfaite, qui est l'œuvre de l'amour.

Et voilà, sous un certain jour, la connexion intime que l'on peut établir entre la question de l'amour et la question de l'immortalité.

Il me semble que, vue sous ce jour-là, cette connexion présente quelque grandeur et mérite d'être approfondie. Si l'Humanité en était pénétrée, je crois que les progrès de l'état social en seraient sensiblement facilités et activés. Je

ne sais si j'ai réussi à me faire comprendre. Je n'ai d'ailleurs pas la prétention d'avoir été bien loin dans le sujet; mais, quelque rudimentaire que soit cette contribution d'étude, j'ai pensé qu'il y avait lieu, tout au moins, d'appeler l'attention sur ce point de vue.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

LES PLUMETS BLANCS

NOUVELLE

Ma mère et moi nous partagions la même chambre et le même lit, un de ces lits Louis XIII en chêne noirci, à colonnes et à lambrequin de tapisserie sombre.

Nous avions beaucoup causé ce soir là. Elle était très gaie, ma petite mère, et son rire sonnait aussi jeune, aussi fort que mon rire de dix-huit ans. De fait, sous la lueur caressante de notre lampe qui blondissait ses cheveux, rose d'animation, les yeux pleins de rayons, elle semblait une jolie sœur à peine plus âgée, à peine plus sérieuse, telle que je l'eusse voulue si j'avais pu désirer autre chose qu'elle.

A dix heures, elle se leva, frôla mon front de ses lèvres tendres, et me dit: « J'ai un peu mal à la tête, je vais me coucher. Bonsoir! »

Moi je restai nichée dans mon fauteuil comme une chatte frileuse, délicieusement bien avec cette chaleur, cette clarté et cette affection maternelle autour de moi, si bien que mes yeux se fermèrent et je m'endormis avec la jouissance raffinée d'un sommeil conscient.

Je rêvai que j'étais dans le grand lit auprès de ma mère, et nous babillions, babillions comme gazouillent les oiseaux dans leur nid, le soir, à la tombée de la nuit. Ma mère m'enlaçait, sa tête s'appuyait, légère, sur mon épaule, et ses cheveux dénoués m'effleuraient la joue avec une douceur de soie effilée. Elle riait à longs éclats qui allaient s'affaiblissant. Soudain elle s'arrêta court, se dressa brusquement, et, se cramponnant à moi, les yeux fixés sur le sommet des colonnes: « Les plumets!... les plumets blancs! » murmura-t-elle. Blanche à faire trembler, le visage tout changé, crispé par une épouvante affreuse, elle dit encore d'une voix qui n'avait presque pas de son, qui semblait venir des profondeurs mystérieuses de son âme: « Les plumets!... les plumets blancs! » Et puis elle retomba sur le lit, étendue toute droite, les deux bras le long du corps, immobile. Elle s'était rendormie.

Une sensation de froid me tenait éveillée. Cela se communiquait à mon être, le glaçant par couches successives, le roidissant si bien que je ne pouvais

faire un mouvement. Ma tête était à plat sur l'oreiller, mes yeux tournés vers le lambrequin. Sombre, il se confondait avec les ténèbres environnantes, mais le galon de laine qui en marquait les festons s'accusait — chose singulière — luisant et argenté. Alors, mon regard monta le long des colonnes, dont les spirales s'esquissaient vaguement dans l'ombre. Chacune était surmontée d'une houppe floconneuse et blanche, quatre points blancs piqués sur du noir. « Les plumets! murmurai-je malgré moi, les plumets blancs! » — Et avec un grand cri d'angoisse: « Oh! ce lit, ce lit d'épouvante!... un corbillard!... c'est un corbillard! »

Secouant ma rigidité par un suprême effort, je me tournai vers ma mère et, malgré l'obscurité épaisse, *je la vis,* c'est-à-dire que je vis quelque chose qui avait été elle, car ce visage verdâtre, ces yeux ternes, cette bouche pincée, ce n'était plus ma mère, ma mère rieuse et jeune, c'était un cadavre...

Je me réveillai brusquement et, d'un coup, je retrouvai ma conscience. Il devait être tard. La lampe avait baissé et ne jetait plus qu'une mince lueur. Le feu rougeoyait encore. Cependant, de mon rêve était restée cette impression de froid pour ainsi dire intérieur, le froid des mystérieux pressentiments et des grandes épouvantes.

Alors vite, avec un besoin de voir, de me réchauffer à la réalité, je pris ma lampe, et, m'approchant du lit, l'élevai au-dessus du visage de ma mère. Elle était couchée sur le côté droit, paisible et endormie, très pâle, mais sa pâleur se prenait à la pâleur de la lumière, la bouche entr'ouverte par un sourire... Ah! l'horrible rêve! Et le cœur élargi, la pensée plus claire, je me penchai et posai mes lèvres sur cette peau suave. Dieu! quel froid! J'en eus un frisson qui me secoua jusque dans l'âme.

Affolée, je saisis ses mains... Oh! ces mains glacées, ces mains de morte!... Morte!... Elle!... Oui, morte!

Oh! l'effrayant mystère que tout ceci! Tandis que la mort passait à côté de moi, invisible et silencieuse, par quelle perception suraiguë l'avais-je sentie dans mon rêve?

TONY D'ULMÈS.

PAROLES POUR Mme GONET

Notre vaillante et vénérée amie, Mme Gonet, vient de partir pour l'au-delà. Ce fut le 7 Juin. Très affaiblie depuis quelque temps déjà, elle prévoyait ce dénouement avec la plus grande sérénité, et, d'une ferme douceur, elle dissipait elle-même les illusions de rétablissement dont on voulait bercer les derniers jours de sa vie charnelle.

Le 9 Juin, un cortège des plus sympathiques accompagnait son convoi au cimetière Saint-Ouen. Plusieurs personnes prirent la parole sur sa tombe. La plupart des allocutions ayant été prononcées d'abondance, nous ne pouvons malheureusement reproduire que celle qu'on trouvera ci-dessous. M. Laurent de Faget, avec l'éloquence du cœur, se fit l'écho de l'émotion générale, particulièrement au nom de la « Fédération spirite », et rappela en termes chaleureux une existence toute de bonté et de dévouement. Mme Colin adressa à la chère désincarnée des accents pleins de spontanéité communicative. Une autre dame également témoigna d'une affectueuse pensée. M. Leymarie, absent de Paris, regretta vivement de n'avoir pu apporter aussi un cordial au-revoir à l'amie qui fut une assidue de la « Société d'études psychologiques ». Mme Gonet était aimée de tous ceux qui la connaissaient, et les nombreux assistants qui n'élevèrent pas la voix au bord de sa tombe exhalaient dans l'assemblée un murmure d'affection. Et ce concert de sympathie dut être réconfortant pour ceux qui pleuraient la mère si excellente, l'aïeule si providentielle.

***

Mesdames, Messieurs,

Avant de saluer, dans le triomphal rajeunissement de sa nouvelle phase d'existence, l'âme noble et vaillante qui fut Mme Gonet, nous ne pouvons nous empêcher de nous sentir entraînés par le cœur, dans un engrenage de souffrance et d'angoisse, vers la famille si éprouvée dont elle était, au plus haut point, le lien aimable et vénéré. Quelle que soit la lumière qui nous apparaisse au-dessus de cette tombe, notre premier élan est pour nous identifier avec ceux qui pleurent le foyer vide; ce sont eux qui ont le plus besoin de notre sympathie; nous n'avons pas à nous demander s'ils partagent nos convictions; nos pensées vont vers eux par tout ce que nous avons d'humain et de fraternel. Et c'est là le premier degré de nos attaches avec tous: la communion de nos racines dans l'humus de la terre.

Heureux seulement serons-nous, si, après nous être imprégnés de ces tristesses, de ces douleurs (trop naturelles encore en l'état présent de l'Humanité), il nous est possible de faire partager un instant l'envol de notre pensée vers l'air libre et ensoleillé de la vie sans limites.

Celle qui fut Mme Gonet est partie par un matin d'été. Depuis plusieurs jours déjà, veillée par un dévouement de toutes les minutes, elle semblait mourir par degrés, c'est-à-dire détacher peu à peu ses liens périspritaux. Quand elle rendit le dernier souffle, elle devait être prête à ouvrir des yeux limpides sur un été plus beau.

La mort, ou ce que nous appelons ainsi, est la naturelle métamorphose du grand âge. Pour qui la scrute et réfléchit, elle ne saurait éveiller aucune image

lugubre. Et, en pensant à notre amie, je me suis laissé envahir comme par une vision de paysage enchanteur. Des pelouses penchantes, verdures blondes piquées de fleurs vives, avec de grands arbres aux troncs sombres, aux feuillages épais et tranquilles, à peine ouatés de quelques vapeurs vers l'azur où ils se découpent. Alors, parmi les gazons et les corolles, une apparition de jeunes et frais visages, des groupes de force et de grâce, avec des yeux profonds et des carnations éclatantes. Et des groupes, des groupes encore. Dans le lointain, de toutes parts, des chansons joyeuses, qui, pour diverses qu'elles soient, spontanément s'accordent en une sorte de symphonie. Puis les voix se rapprochent, les groupes se serrent; un hymne gigantesque, quelque chose comme un salut d'enthousiasme déborde de toutes les poitrines. Et voici venir, drapée d'un linceul blanc, une femme âgée et amaigrie. Elle marcherait à peine, sans le groupe plus intime qui l'escorte et la soutient. Mais déjà ses yeux vitreux se vivifient; le retentissement de la forme cadavérique sur la forme astrale se dissipe sous les ondes d'harmonie; les joues recouvrent la souplesse, et les lèvres le sourire. Et maintenant tous se taisent, et d'un geste de baiser tendent leurs mains vers la nouvelle venue... Magnétisme puissant et régénérateur! Immense transfusion de jeunesse!... Un nouvel hymne (murmure d'abord) grandit en un crescendo de pénétrante suavité; le geste de jouvence y intensifie ses vibrations comme en une merveilleuse table d'harmonie. Une sorte de nuage lumineux, projeté par toutes les bouches, enveloppe l'arrivante et la voile d'éblouissement... Mais le dernier accord a retenti; la nuée resplendissante s'évanouit comme par enchantement; et... les yeux chercheraient en vain la femme âgée et amaigrie. — La jeunesse a reconstitué la jeunesse; et une jeune femme pleine de grâce vient enrichir les groupes d'harmonie dans les jardins éthérés.

Ceci n'est point un conte de fées. Ce n'est, au contraire, qu'une vision bien pauvre et bien incomplète, dont la connaissance du magnétisme et l'étude du périsprit justifient les données.

Et si un tel procédé de radieuse bienvenue dans la survie est possible, qui donc serait appelé à en connaître les effets régénérateurs, si ne les goûtait celle dont nous accompagnons ici la dépouille. Pourquoi? La raison en est bien simple. Nous ne prononcerons pas le mot de récompense, qui supposerait que nous avons qualité pour juger. Or, nous pensons qu'à juger nul n'a droit. Mais les actes de chacun produisent leurs conséquences naturelles; et si nous envisageons les conséquences naturelles des tendances harmoniques qui caractérisèrent l'effort constant de M[me] Gonet, elles nous semblent conformes à ce que nous avons eu la tentation d'entrevoir, sinon dans l'exacte réalité, du moins dans un raccourci symbolique. L'harmonie appelant l'harmonie, que pourrait être en effet l'évolution actuelle de sa destinée, sinon l'éclosion de l'harmonie de son âme en fleurs de joie transfusée et de magnétique rajeunissement?

Ne s'est-elle pas mise toujours à la disposition de tous, des désincarnés comme des incarnés? N'a-t-elle pas voué toutes ses forces à la cause de l'Humanité immortelle, allant toujours vers plus d'affranchissement et vers plus d'amour? Ne s'est-elle pas prodiguée autant qu'elle pouvait, toujours vaillante, toujours jeune de cœur et d'esprit, malgré les rides du visage? Ne s'est-elle pas montrée d'autant plus ferme dans sa marche en avant, qu'elle approchait davantage de l'au-delà, de ce passage ordinairement si redouté et vers lequel elle allait consciemment avec une sereine et magistrale assurance?

Oui, elle se prodiguait, elle se dévouait à tous, et ainsi elle était comme un trait d'union. D'autres voix s'élèveront donc qui lui apporteront une autre note. Mais, pour ma part, je ne puis oublier qu'elle fut une des fidèles de ce groupe Dory, de cette « harmonie » si vibrante, dont j'eus dernièrement occasion de rappeler le souvenir lumineux et réchauffant. Et c'est un peu au nom des survivants de ce groupe que je lui offre l'hommage de ces quelques paroles. C'est pourquoi je prie qu'on en excuse la tonalité spéciale, écho de ces chantantes voix de l'Inde qui passaient parmi nous dans une ardente clarté estivale et qui se mêlaient harmonieusement aux cris de liberté des conventionnels toujours vivants.

Je crois me mettre ainsi en accord avec notre amie; car c'était, et ce sera de plus en plus une âme ensoleillée. Aussi m'eût-il semblé moins naturel que nous lui eussions fait cortège par une sombre journée d'hiver. Il lui fallait des obsèques d'été, sous le soleil et parmi la verdure. Et c'est pourquoi aussi je désirerais que nous n'emportions dans nos cœurs aucune image funèbre; que nous laissions ici, avant de nous séparer, l'impression des draperies noires dont la tradition s'impose encore à nous par l'habitude et les mœurs, mais dont les ombres se dissiperont un jour lorsque les convictions qui nous éclairent et nous fortifient seront devenues le patrimoine de tous par les progrès de la science.

Ne voit-on pas de plus en plus, sur les cercueils, la lutte des fleurs contre le drap de ténèbres?

Ce sont les fleurs qui vaincront.

N'est-ce pas, chère et grande âme? vous qui aimiez tant l'Humanité, qui la vouliez affranchie de toutes les ombres, de tous les dogmes oppresseurs et torturants, vous qui aimiez la lumière, qui l'aimerez toujours de plus en plus, et qui nous aiderez encore à la faire pénétrer à flots entre l'Humanité d'outre-terre et l'Humanité de la terre.

Nous vous saluons dans la liberté grandissante et dans l'immortel amour, dans la communion des deux Humanités qui n'en font qu'une, et qui doivent s'étreindre, à pleine clarté, pour la réalisation de l'Humanité intégrale.

De tout l'élan de nos cœurs, nous vous saluons dans la survivance.

J.-Camille Chaigneau.

LECTURES ET NOTATIONS

Dans *La Revue Féministe: L'Avenir sexuel* (Lucien Le Foyer). — Les Conférences de M. Le Foyer sur *La grande révolution dans l'amour*. — Dans *La Revue des femmes russes et des femmes françaises : La Liberté intégrale* (Camille Léger). — Dans *La Revue Blanche: Marie* (Peter Nansen). — Quelques mots à propos de *L'Individu et la Société* (Jean Grave). — *L'Évolution animique* (Gabriel Delanne).

Voici d'abord quelques lignes qui durent être ajournées le mois dernier, faute de place:

Dans *la Revue Féministe* de Janvier, il faut signaler un article de M. Lucien Le Foyer, d'un intérêt intense : *l'Avenir sexuel*. A côté d'une critique très sagace de l'état présent, s'ébauchent des vues d'avenir où se révèle une audacieuse originalité.

Certes, à notre avis, toute théorie concernant l'amour ne peut qu'être incomplète tant que la grande lumière d'immortalité n'éclaire pas le problème dans l'immensité de son étendue; mais néanmoins on ne peut s'empêcher d'être captivé par la belle étude de M. Le Foyer, car la contribution qu'il apporte offre des solutions qui correspondent peut-être à des *desiderata* du concept immortaliste lui-même. Ainsi, étant donné pour chacun la recherche de l'accouplement parfait (problème qui n'a guère de raison d'être en dehors de la vie immortelle), il est difficile que ce but soit atteint du premier coup, sans tâtonnement. Pour la pratique de la vie sociale, il en résulte une question assez délicate que je me propose bien d'aborder quelque jour. Or, en dehors de tout immortalisme, et, par conséquent à un autre point de vue, M. Le Foyer vient d'esquisser une solution qui n'est pas sans analogie avec celle qui me semble correspondre aux nécessités pratiques de la sélection, pour éviter les pertes de temps séculaires dans la réalisation de l'amour parfait. En attendant que je dise mon mot sur ce sujet, au cours d'une étude ultérieure qui s'intitulera « L'HARMONOGAMIE » (et qui comportera la distinction en *Harmonogamie mineure* et en *Harmonogamie majeure*, cette dernière relevant exclusivement du concept immortaliste), je me fais un plaisir de citer M. Le Foyer:

« Les modes d'union ainsi innombrables et d'adaptation parfaite, on peut penser qu'il suffira à l'homme et à la femme d'une union unique, heureusement combinée. Et c'est le vrai mariage dans sa beauté. Mais si, par suite de la complexité de leur rêve ou d'une évolution divergente, ils ne trouvaient point l'un dans l'autre leur épanouissement total et juste, il faut admettre, comme une harmonie de satisfactions partielles, une harmonie d'unions partielles, qui s'entrelacent ou qui se suivent. Oui, non pas rivalités jalouses, mais SOLIDAIRE HARMONIE DE MARIAGES. La vie sociale se complique, se mobilise; les rapports

de l'individu avec l'ambiance se multiplient, — il faut multiplier légitimement les rapports de l'amour; et ceci se doit faire sereinement, d'une *intelligence de conciliation et de joie.* »

Seulement, ceci ne se peut dans une société économiquement individualiste. L'harmonie des épanouissements suppose à sa base l'harmonie économique. Voilà pourquoi tous sans exception, tous ceux du moins qui aspirent au bonheur, ont intérêt à la réalisation d'un nouveau milieu social, de solidarité et de liberté.

Bien d'autres points de l'article de M. Le Foyer appelleraient l'attention, et peut-être une amicale discussion; mais il y faudrait beaucoup de pages. Je ne veux pas terminer sans redire avec combien de sympathie je me suis absorbé dans cette attachante lecture.

***

Depuis que la note précédente fut écrite, M. Le Foyer a donné au Théâtre-Mondain (les 20, 24 et 26 Mai) trois remarquables conférences, sous ce titre : *La grande révolution dans l'amour.*

Ne pouvant nous étendre suffisamment pour en faire un compte-rendu avant de présenter quelques réflexions, nous en reproduirons au moins le sommaire, qui permettra d'en saisir les grandes lignes :

« I. — *L'ancien amour : la Famille, l'Enfant.*

Confusion. Servitude. La vie matérielle et spirituelle, pour l'homme, la femme et l'enfant, étroite et immobile. L'amour: mariage uniforme et unique. L'enfant: famille; surpopulation; guerres; famines. L'esprit: corporations et religion. C'est, fondamentalement, l'Hégémonie du Passé. Le but: la Nature satisfaite. Le moyen: l'Instinct créant l'Enfant. L'idole-Enfant; le progrès différé; enfanter c'est abdiquer; stagnation aux misères.

« II. — *La Révolution*

Diffusion. Liberté. La vie matérielle et spirituelle, pour l'homme, la femme et l'enfant, complexe et mobile, consciente et volontaire. L'amour: art de l'amour; hiérarchie de mariages. L'enfant: enfantement conscient. Adoption ; bourse des bébés. L'esprit: la science.

« III. — *Le nouvel amour : Pensée, Humanité.*

Réorganisation de cette diffusion: Hégémonie de l'Avenir. Le but: l'Humanité satisfaite. Le moyen: la Pensée, idéalement antagoniste de l'Enfantement, créant l'Idée. L'Idée-messie; le progrès contemporain; ascension aux félicités. »

Nous ne saurions trop dire en quelle haute et noble forme ce vaste sujet fut développé. Nous voudrions insister aussi sur l'impression de nouveauté qui se dégageait de ces paroles, toutes vibrantes d'un nerveux souffle d'affranchissement ; mais la meilleure preuve d'intérêt que l'auditeur puisse donner à une

œuvre n'est-elle pas encore de manifester quelqu'une des dissonnances qu'il éprouva parfois sous la parole de l'orateur? Non que ces moments d'harmonie incomplète d'esprit à esprit, impliquent, à proprement parler, antagonisme, mais *desideratum* de tel accord de résolution que l'auditeur eût aimé percevoir.

Ainsi, il nous est difficile, par exemple, de saisir un plan dans la symphonie de l'amour, si nous n'avons à nous arrêter sur des accords de couple.

Il nous est difficile encore de concevoir socialement le nouvel amour, s'il nous faut sacrifier l'enfant à l'idée. L'enfant-idée, nous voulons bien l'adopter, mais à condition que l'autre n'y perde rien. — Enfanter, c'est abdiquer, dites-vous. — Peut-être, en l'état actuel de la société. Mais élargissez l'état social; introduisez de l'harmonie, et l'on ne sera plus réduit à ce dilemne : les parents entravés ou les enfants encasernés. Donc que cette antithèse — l'enfant de chair et l'enfant idée — ne nous conduise pas à sacrifier celui-là à celui-ci, mais à leur mettre la main dans la main, dans l'accord d'une synthèse, pour qu'ils s'aident mutuellement à grandir en des conditions plus heureuses pour tous. D'ailleurs, le positivisme immortaliste, s'il n'était pas encore dans sa période de petite chose méconnue, apporterait immédiatement à l'enquête de novation ce cri sans réplique : Perfectionnez l'enfantement, mais n'attentez pas à cette source; car vous endigueriez la réincarnation, vous grossiriez les torrents de l'astral qui aspirent inéluctablement à repasser par la terre pour leur évolution, et vous accumuleriez pour l'avenir des perturbations formidables qui feraient rejaillir votre élan de progrès contre lui-même.

Nous avons compris, comme ci-dessus, le mot « enfanter c'est abdiquer », parce que c'était l'acception la plus tangible. Mais peut-être fallait-il entendre, sur un plan de philosophie plus élégante, quelque notion comme celle-ci : « L'être humain tend à se continuer; l'idéal pour lui serait de se continuer lui-même par le plus possible d'épanouissement vital; mais malheureusement jusqu'ici il a reculé devant cette tâche et n'a trouvé rien de mieux que de revivre dans l'enfant, c'est-à-dire d'abdiquer en transmettant sa vie à un successeur. Le moment est venu de vivre nous-mêmes dans tout notre développement; le rôle de l'enfantement doit donc tendre à s'amoindrir. » Eh bien, à ce point de vue là encore nous ne pouvons qu'opposer la conception immortaliste. L'être, se continuant de lui-même par l'immortalité périspritale, n'a nullement besoin de se continuer par l'enfantement. Pourquoi désire-t-on avoir des enfants? M. Le Foyer a énuméré une quantité de raisons, dont la plupart étaient des sous-ordres de l'idée de la continuation de soi. Eh bien, parmi toutes ces raisons, il n'en était pas une seule qu'un immortaliste pût envisager comme la principale. Indépendamment des influences ataviques ou d'éducation, si l'immortaliste désire des enfants, c'est pour une raison primordiale de solidarité, c'est pour transmettre à des frères de l'Humanité circum-terrienne la chair qu'on nous a transmise à nous-mêmes et dont ils ont besoin pour ajouter un nouveau

chaînon de progrès à la série de leurs existences. L'enfantement ainsi compris s'élève, dès qu'il est conscient, à la hauteur d'une véritable œuvre de dévouement solidaire; il devient réellement noble et beau. Ainsi compris, en dehors de tout instinct égoïste, personnel ou familial, il permet l'élargissement du foyer aussi loin que le permet lui-même l'enfantement de l'idée; et, bien que la maternité reste toujours l'attestatrice du berceau de chacun, les familles peuvent irradier les unes vers les autres comme par une immense paternité sociale.

Et là encore l'enfant idée et l'enfant de chair ne se trouvent plus rivaux, mais alliés.

Il n'y a donc pas à nous distinguer en matériels et en spirituels, d'autant que de là peut-être il n'y aurait pas loin à un renouveau de sacerdoce. Nous sommes tous plus ou moins spirituels, plus ou moins matériels. Tâchons de nous aider les uns les autres vers le mieux en évitant les lignes de démarcation. Ne nous classons pas en géniteurs et en penseurs. Pour avancer dans la pensée, l'Humanité a besoin de géniteurs qui pensent, et ceux qui n'ont pas encore beaucoup pensé ont besoin d'apprendre à penser. Ne soyons donc pas spiritualistes outre mesure, évitons toute tentation d'aristocratie intellectuelle, avant tout sentons-nous solidaires : c'est le meilleur moyen d'affiner l'Humanité dans son ensemble.

Que M. Le Foyer veuille bien accueillir ces quelques réflexions de détail comme elles sont présentées, c'est-à-dire en cordiale sympathie. Elles lui attesteront du moins tout l'intérêt qui fut pris à ses palpitantes conférences.

***

La place nous manque pour signaler comme il conviendrait un article de M. Camille Léger sur la femme, l'amour, l'avenir social, etc., dans *la Revue des femmes russes et des femmes françaises* de Mai. Cette étude est, sous certains rapports, l'antithèse des idées de M. Le Foyer. Malgré son titre — *la Liberté intégrale* — elle est d'une allure beaucoup plus rigide. Elle ignore la souplesse des grands épanouissements. Mais, d'autre part, M. Léger a parfaitement la notion du couple d'exacte affinité. Seulement, il ne se dit pas que son point de vue un peu sévère rend peut-être difficile la constitution d'un tel couple, d'autant que son anti-socialisme est loin de déblayer le terrain aux véritables attractions et unions complémentaires. Combien faudra-t-il encore de suicides enlacés ?

Ces réserves à part, l'article de M. Léger est d'un grand intérêt. Nous sommes en présence d'une question qui étreint notre époque, et il y a profit à la voir envisager sous toutes ses faces. Et puis, c'est en considérant des études différentes et d'une même sincérité que nous éprouvons les manières de voir auxquelles nous sommes arrivés nous-mêmes, car nous nous disons que la

valeur d'une conception est en raison de sa puissance à résoudre les antinomies.

***

A lire dans *la Revue Blanche* (numéros des 1er et 15 Mai, 1er et 15 Juin), un roman tout simple et si prenant: *Marie*, par Peter Nansen (traduit du dano-norwégien par Gaudard de Vinci). On y pourrait mettre pour sous-titre: Où l'on voit comment petit amour deviendra grand, comment amour volage devient stable. — Il en ressort que rien ne vaut la liberté, même la plus mobile, pour arriver à l'union infrangible de parfaite sélection. Et voici comme se termine cette histoire d'amour:

« Il vient de prononcer des paroles qui expliquent le mystère.

« Par beaucoup, à l'Unique. »

Et ceci résume les deux premiers degrés du ternaire de l'évolution d'amour: *Polygamie, Monogamie, Harmonogamie* (Polygamie chaotique, Monogamie exacte, Harmonogamie majeure).

***

M. Jean Grave, dans son nouveau livre *l'Individu et la Société* (1), se méprend complètement sur les raisons pour lesquelles de modernes chercheurs concluent à l'immortalité.

La raison première — combien de fois faudra-t-il le dire? — c'est le fait. Le fait prouve que le corps charnel est doublé d'un corps psychique, qui peut se manifester même pendant la vie terrienne (exemple: le cas de Mlle Sagée). Le fait prouve que le corps psychique se dégage du corps charnel au moment de ce que nous appelons la mort. Le fait prouve que, grâce à cet autre corps, l'être continue sa vie après ce dédoublement et qu'il peut se manifester.

Et ces constatations — combien de fois aussi faudra-t-il le répéter? — ne sont pas celles de rêveurs, mais d'hommes de science qui ont fait leurs preuves et dont quelques-uns ont à leur actif les plus belles découvertes.

Alors, que vient-on dire: « Ecartons, une bonne fois pour toutes, ces fantasmagories métaphysiques, produit de notre orgueil qui ne veut pas admettre que notre individualité disparaisse à jamais dans le grand tout pour former des combinaisons nouvelles qui ne seront plus « Elle ». »

Que vient faire l'orgueil en la question? Et n'est-il pas étrange qu'un anarchiste, un libertaire, reproche à des êtres humains de vouloir l'indéfini développement de leur individualité, alors que ceux-ci sont convaincus qu'un tel épanouissement de liberté est possible? Comme logique de principe, c'est difficile à saisir.

---

(1) P.-V. Stock, éditeur, galerie du Théâtre-français.

M. Jean Grave termine le même chapitre en constatant que l'on n'a jamais pu représenter le spiritualisme autrement qu'habillé de matière. — C'est, pour notre part, ce que nous avons toujours dit. Qu'est-ce que cela prouve contre l'immortalité?

Une seule chose prouve : le fait. Et le fait est pour.

D'ailleurs ces quelques mots, dont il nous était difficile de nous dispenser, ne nous empêchent nullement de reconnaître la valeur du nouveau livre de M. Jean Grave. Il y étudie, de plus près que dans ses ouvrages antérieurs, la question des relations entre l'Individu et la Société. Il s'est attaché à démontrer que la liberté absolue de l'individu n'est pas contradictoire de l'état de société. Ceci n'est qu'une indication; et nous nous en voudrions de prétendre analyser en quelques lignes ce travail de conscience et d'infatigable effort vers le mieux social.

***

Parmi les nombreux volumes qui attendent depuis longtemps déjà qu'il en soit parlé autrement que par une simple mention, nous nous arrêterons un instant pour aujourd'hui sur *l'Évolution animique*, de M. Gabriel Delanne (1). Dans ce nouveau livre, d'une grande érudition scientifique et d'une documentation très riche, le vaillant écrivain poursuit son œuvre qu'inaugurèrent *le Spiritisme devant la science* et *le Phénomène spirite* (témoignage des savants). Il aborde le vaste problème de l'évolution de l'être, depuis ses racines les plus infimes, et pour résoudre de la manière la plus naturelle cette question si importante, il s'attache tout particulièrement à l'étude du périsprit, qui est la clé de l'évolution animique et de l'immortalité. Quelques citations seront plus saisissables que des commentaires.

Le 1er chapitre « La Vie », qui précède cet autre « L'Ame animale », se termine ainsi :

« Nous voulons établir maintenant comment le périsprit a pu acquérir ses propriétés fonctionnelles. C'est par les réincarnations sans nombre ici-bas qu'il y est parvenu, en passant par toutes les étamines de l'animalité. Il faut donc que nous démontrions l'unité du principe pensant chez l'homme et les animaux, que nous établissions qu'il n'y a pas de transitions brusques entre eux et nous, que la loi de continuité n'est pas interrompue; que l'homme ne forme pas un règne à part dans la nature; et que c'est par une évolution continue, par des efforts sans cesse réitérés, qu'il est arrivé à occuper le point culminant de la création. »

Le chapitre suivant a pour titre : « Comment le périsprit a pu acquérir des propriétés fonctionnelles ». En voici le sommaire : « L'évolution animique. —

(1) Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie.

Théorie cellulaire. — Dans les organismes, même rudimentaires, il faut la présence du principe périsprital. — Différenciation des cellules originairement semblables lors de cette formation. — Mouvements qui se fixent dans l'enveloppe. — Naissance et développement des instincts. — L'action réflexe, son rôle, inconscience et conscience. — Progression parallèle du système nerveux et de l'intelligence. — Résumé. »

Vient ensuite cet autre chapitre: « La mémoire et les personnalités multiples ». Il est d'un intérêt tout spécial, et nous lui ferons quelques emprunts.

« Ce n'est pas par une simple induction que nous admettons la conservation indéfinie, dans le périsprit, de toutes les sensations, de tous les jugements et de tous les actes volontaires de notre existence ; c'est l'expérience qui nous prouve qu'il en est ainsi. Il y a plusieurs récits de noyés (1) sauvés d'une mort imminente qui s'accordent sur ce point « qu'au moment où commençait l'asphyxie, il leur a semblé voir, en ce moment, leur vie entière dans ses plus petits incidents ». L'un d'eux prétend que les tableaux de sa vie antérieure se sont déroulés en succession rétrograde, non comme une simple esquisse, mais avec des détails très précis, formant comme un panorama de son existence entière, dont chaque acte était accompagné d'un sentiment de bien et de mal. »

Et plus loin, ceci:

« Dans l'état normal, les sensations, qui ne sont que des modes de mouvements, modifient la nature du mouvement vibratoire de la force psychique, et si cette modification est assez prononcée, c'est-à-dire si le minimum d'intensité et le minimum de durée sont dépassés, la sensation s'enregistre dans le périsprit d'une façon consciente ; il y a perception, c'est-à-dire que l'âme en a connaissance. Au contraire, si l'une des deux conditions, ou toutes les deux, font défaut, la sensation s'enregistre, mais sans conscience.

« C'est de cette manière que nos états de conscience se gravent en nous, c'est la mémoire de fixation ; mais nous avons constaté que toutes les sensations, tous les souvenirs ne peuvent exister simultanément. Par suite de l'affaiblissement de leur mouvement propre, ils descendent peu à peu au-dessous du minimum perceptible, ils entrent dans l'inconscient.

« Tous les actes de la vie végétative et organique ont été conservés de cette manière dans le périsprit, pendant l'évolution de l'âme à travers la série des formes inférieures. De même, à chaque incarnation, nous prenons des habitudes qui deviennent semi-intellectuelles, semi-organiques, tels sont les mouvements de la marche, du langage, de l'écriture, de l'escrime, de la natation, etc. Tous ces mouvements ont été originairement conscients, voulus, puis leur répétition incessante a créé une habitude, il s'est formé des associations dynamiques

(1) Ribot, *les Maladies de la Mémoire*, p. 141. (Note du livre). — Voir également le fait rapporté plus haut, dans un autre article (p. 123).

stables dans le périsprit avec les mouvements fondamentaux, ils sont devenus plus rapides par la répétition, puis il a fallu moins de temps et d'efforts pour les réaliser, enfin ils sont devenus inconscients...

« ... La mémoire d'évocation, celle qui nous permet de nous rappeler les événements antérieurs, a lieu au moyen de points de repère dont la localisation dans le passé nous est bien connue. Les événements qui se groupent autour de ce point de repère, par l'association des idées, nous permettent donc de nous reporter à ces époques disparues et d'en connaître l'éloignement relativement à nous. Cette reviviscence se fait par la volonté, aidée de l'attention, qui a pour objet d'augmenter le mouvement périsprital et de rendre à ces images un minimum de mouvement vibratoire, suffisant pour qu'elles redeviennent conscientes. »

Ces diverses considérations, on le remarquera, concordent — quant aux faits et aux notions pratiques — avec telles présentées dans un article ci-dessus. Quant aux explications, elles sont autres dans la forme, mais elles ne sont pas, pour cela, contradictoires, elles sont plutôt complémentaires.

Il nous faut nous borner. Pourtant nous aurions eu encore à nous arrêter sur bien des points de ce remarquable ouvrage, dont le dernier chapitre est une vue générale sur l'évolution cosmique et sur l'évolution terrestre. Peut-être, sur les lisières de la philosophie, aurions-nous eu quelques points à discuter. Mais l'ouvrage est avant tout d'ordre scientifique, et il est assez important sous ce rapport pour que l'on puisse le parcourir largement sans toucher à la métaphysique.

J.-C. C.

MYOSOTIS A CHRYSANTHÈME (1)

HARMONOGAMIE MAJEURE

(Chacune des deux fleurs symbolise un couple)

Symbole de deux cœurs unis malgré l'abîme,
Chrysanthème, je t'aime et je t'ouvre ma foi;
Je suis le nom d'un Couple indompté comme toi,
Et j'aspire à me joindre à toi, d'hymen sublime.

---

(1) Voir plus haut l'article « L'amour et l'immortalité ». — Voir aussi « Lectures et notations ».

L'âme humaine est un point (1). *Le Couple est un rayon* (2),
Rayon indissoluble où s'unissent deux âmes;
C'est un rapport vivant, c'est comme un trait de flammes
Illuminant l'éther d'un magique sillon.

Rayon — je viens à toi pour croiser nos lumières;
Couple réalisé — je t'offre tout de moi:
Mes deux cœurs enchaînés d'un enivrant émoi,
Et jusqu'au souvenir des tendresses premières.

O Couple Chrysanthème, à toi la fleur d'azur
Dont j'emprunte le nom, et qui fut mon symbole;
A toi son clair regard et sa fine corolle
Où le ciel le plus beau mit son bleu le plus pur;

Je t'offre ma tendresse et mon expérience,
Mes yeux de jeune fille et mon front de lutteur,
Mes tragiques lauriers, mon sourire enchanteur,
Mes tempêtes, mes chants, ma grâce, et ma vaillance.

A toi tout l'infini de mes deux infinis,
Mon vouloir inflexible et ma pitié qui tremble;
A toi mes avenirs, pour les créer ensemble
Dans la communion de nos Couples unis...

Et si, par le foyer, par le point de lumière (3)
Où viennent se croiser nos deux rayons d'amour,
Quelque rayon de plus venait passer un jour
En nous offrant aussi sa flamme tout entière,

Sens-tu l'immensité qui luirait à nos yeux
Et le germe divin que nous verrions éclore?
Entrevois-tu déjà l'éblouissante aurore
Qui nous inonderait de pouvoirs merveilleux?

(1) En réduisant sa virtualité à sa plus simple expression, pour la plus grande simplicité des images subséquentes; (en faisant abstraction de ses développements dans l'espace et dans le temps).

(2) En géométrie : deux points déterminent une droite.

(3) L'intersection de deux lignes est un point.

Par un commun foyer de lumière infinie,
Dans le multiple hymen d'une immense Harmonie,
Vois-tu s'entrecroiser — ô rêve sans pareil ! —
Nos rayons, qui seraient les rayons d'un Soleil !

S. J.

29 Octobre 1887.

RECTIFICATIONS

Dans le dernier article de M. Dismier (numéro de Mai) il s'est glissé quelques erreurs qu'il importe de rectifier.

Page 104 (6e ligne à partir du bas), au lieu de « par une exception plus profonde », il faut lire : « par une conception plus profonde. »

Page 107 (1re ligne du dernier alinéa), le mot « étude » est erroné. Il faut lire : « Bien avant l'ère chrétienne, l'Inde a produit une philosophie, etc. »

Page 109 (ligne 5), au lieu de « Une prédominance alternative », lire seulement : « Prédominance alternative », (supprimer « une »).

Page 110 (ligne 4), au lieu de « l'âme humaine », lire : « à l'âme humaine », et rectifier ainsi : « Il faut surtout que le fait ait le pouvoir de combler le vide que laisse à l'âme humaine, ce mutisme *voulu* de la science, sur le principe des choses — et les fins de la vie ! »

LIVRES ET REVUES

Ouvrages dernièrement reçus: *Recueil de documents relatifs à la lévitation du corps humain*, par Albert de Rochas (Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques). — *Causeries spirites*, par Charles Trufy (Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie). — *Catéchisme de doctrine spiritualiste*, par M. A. B. (Mme Ernest Bosc), édition de « La Curiosité », 6, place Saint-Michel (et à la Librairie des Sciences psychiques). — *La Douleur du Mage*, poème, par Louis Ernault (Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin). — *La Science universelle — Création de l'être et de la substance — Le Moi humain*, par le comte de Faugère (Brioude). — *L'Universalisme ou le Fusionisme*, d'après L. J. B. de Tourreil (Ernest Leroux, éditeur, 28, rue Bonaparte). — *L'OEuvre internationale*, par Magalhaës Lima (à Paris, chez Giard et Brière, libraires-éditeurs, 16, rue Soufflot). — *L'Individu et la Société*, par Jean Grave (P.-V. Stock, éditeur, 8, 9, 10, 11, galerie du Théâtre-Français).

(Nous sommes obligés d'ajourner la suite au numéro prochain).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ